

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 32

Artikel: Mobilisation
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225944>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE PREMIER AOÛT

NOTRE feu du premier août n'a pas soulevé de tempêtes politiques; les rares habitants du haut val Roseg se sont réunis autour d'un feu d'arolles qui ne pouvait être un signal pour personne, enfermé qu'il était de toutes parts par les glaciers suspendus et les parois de la Tschierva, de la Bernina, du Roseg, de la Sella, du Caputschin et du Corvatsch. De leurs demeures élevées, les chamois seuls lui auront jeté un regard approbateur en se disant: « A la bonne heure! Les Suisses veillent toujours sur notre liberté. Nous ne voulons pas devenir des chamois étrangers. »

En revanche, le 2 août, les éléments naturels se sont furieusement déchaînés: pluie, orage et vent soufflant en tempête. Pendant quarante-huit heures, au milieu des craquements de la poutraison de la maison, on se serait cru en pleine mer. Si souvent la montagne évoque la mer!

Sur l'Ova da Roseg, grossie et d'un cours violent, le pont de la Tschierva a craqué. L'eau a rongé un des piliers en maçonnerie et le tablier s'est disloqué.

Aujourd'hui, 4 août, surprise: le vent est tombé, l'orage a cessé, et il neige à gros flocons. Le torrent roule ses eaux jaunes dans une vaste plaine d'alluvions toute blanche, arolles et mêlées ont pris les couleurs vaudoises, et, dressées à l'orifice de leurs terriers, les marmottes se demandent si la nature devient aussi folle que l'homme. Peut-être pensent-elles que les taches du soleil exagèrent, cette année, la chaleur comme le froid. Puis, renonçant à brouter la neige, elles s'enfoncent dans leur trou plus chaud, tandis que, de leur côté, les hommes se serrent autour du poêle et que les gardiens des cabanes vidées notent leurs observations météorologiques et boivent du café noir additionné d'un petit quelque chose!

Allons! allons! Tout va bien!... A bientôt les belles journées d'été: la chute de neige les prédit.

Ave.



DE BOUNA GARDÀ...

MONSU Froussard, lo notéro, restàve avoué sa fenna dein onna canràie on pou soletta, à n'on bon qu'à d'hàora d'ao velàzdo, d'ao côté d'ao bou d'ài Ràpès. L'aviont quauque mille francs de fortèna, et quemin ti lè retso, avant pouàire d'ài voleu et d'ài chenapans.

Adan, l'ont atsetà on gros tsin de gârda et l'ant met po la né dein la cousena, dè coûte lo pâilo iò droumessant.

Bon! vè la miné, l'hommo a fé état de sè levà po épantsi l'ighie... Mâ n'avai pas posa lo pî su lo tapis et teri la portetta de la trabillià de né, que pioulève, que lo Turc sè met à ronnâ, sè dressé contre la porta d'ao pâilo, que se tràovève decrotschâ et s'aovré tota granta, et vouaiqué la bîte dein lo pâilo! Vo z'arai falliu vére lo notéro se reinfatâ dein lo lhi!

Lo tsin grondàve adî... Quand l'a vu que rein ne budgive dein lo lhi, s'è cusi su lo tapis et l'ài è restâ... Mâ se l'on dâi dou coo savesàvant de sè reveri, de ronfliâ, de sè motsi, dè remouâ 'na piauta, vouâte que lo Turc que ronnâve, ein le-veint la tita, à vo bailli la fouàire.

Lo notéro e sa fenna restàvant quie pllie mô que vî, sein budzî, reteignient l'ao socliô...

L'è dinse que sant resâ tant qu'ao matin, quand la serveint l'è arrevâie po fère lo dé-djonnâ. Adan, lo Turc ne fâ qu'on saut tant qu'à la cousenâ e lo notéro l'a pu cliôure la porta d'ao pâilo, tandu que la serveint s'einfatâve ein boèlèint dein lè z'égrâ...

Po on tsin de gârda, lètâi on tsin de gârda! Sami.

MOBILISATION

SAMEDI, 25 juillet 1914. — La petite section de gymnastique d'un village du pied du Jura, tient son assemblée mensuelle. L'ordre du jour, peu chargé, est épuisé. Le président, un jeune, tire sa montre: — Voilà 10 h. 1/2. Il fait chaud. C'est le moment de prendre l'air. Y a-t-il des propositions individuelles?

Une voix:

— Dis-voir, président! Je propose qu'on fête cette année un peu comme il faut le premier août. Nous, les actifs, on se charge d'un beau feu de joie qu'on allumera dans le pré au boursier, en haut le Crêt Barraud. Notre président s'entendra avec la fanfare, avec la chorale, « L'Echo de la Dôle » et avec la « Jeunesse » pour qu'ils se mettent avec nous. Comme ça, on aurait une fois un premier août un peu « de sorte ».

— Bravo! Appuyé! On est des Suisses ou on ne l'est pas! Le président est aussi d'accord et lève la séance, non sans avoir ajouté quelques mots sur la signification de la fête nationale. Paroles simples, où la sincérité excusait le manque d'éloquence.

— Salut, Marc. — Bonne nuit, président! Au revoir, Louis; à lundi, au local, hein!

Près de 11 h. — La lune « claire ». Un chien aboie. — Le village dort.

Samedi, 1er août 1914. — Patacrââ!! Ça y est. — Comme une bombe, cette chose monstrueuse, la guerre, a éclaté, soudaine, jetant partout la panique, le désarroi et faisant oublier d'un coup brutal tous les projets élaborés en vue de la célébration du 1er août. Ah oui! Il s'agissait bien d'autre chose que de fanfares, de ronds de danse, de lampions, de feux de joie sur les montagnes et de discours à la Patrie! Celle-ci était en danger et cette pensée dominait toutes les autres. Ce samedi-là, premier août, le Conseil fédéral avait fait battre la générale dans toutes les communes. C'était la mobilisation de toutes les forces défensives de notre pays. — Allez, bougez, jeunes gars de l'Elite et vous, les hommes mûrs de la Landwehr, équipez-vous aussi! On aura peut-être besoin de vous pour repousser l'envahisseur, quel qu'il soit. — Vous, les vieux de l'arrière-garde, astiquez votre arme et endossez l'uniforme d'autrefois! On a une mission à vous confier: la garde des ponts et autres moyens de communications.

Dans le village dont il est question — comme

du reste partout ailleurs — tout est sens dessus-dessous. Des groupes compacts dicutent et se bousculent devant la Maison communale et vers le hangar de la pompe, où est affiché l'ordre venu de Berne.

— Pour sûr que c'est encore ces Allemands qui ont cherché une rogne, et à tort, comme toujours, dit sentencieusement le garde-champêtre.

L'assesseur, homme pondéré:

— Allons! N'accusons pas avant de savoir.

Jakob Schnetzmeier, un étudiant d'outre-Sarine, en vacances chez le régent, se croit autorisé de dire aussi son mot:

— Moi, che bense que c'est les Franzos qui ont gommencé, barce que ils n'ont bas engore tiché le perte de l'Elsass-Lothringen.

— Tais-toi, Köbi de malheur! Fais-tu seulement du service, dis, avec ta carcasse toute de bizingue?

Comme ce n'est guère le moment de perdre son temps à se chipoter, chacun se hâte vers sa demeure pour s'équiper. Pour les jeunes, ça ne traîne pas; leur équipement est vite prêt. Mais pour les vieux, quel remue-ménage jusqu'à ce qu'on ait rattaché tout le fournillement! La maman, les filles, tout le monde s'aide pour que le père soit à peu près présentable: un coup de brosse ici, un bouton à recoudre là, la capote à examiner, à cause des gerces.

Déjà quelques-uns du Landsturm dégringolent le raidillon qui mène à la petite gare. En attendant le train, ils arpentent le quai, l'air plutôt soucieux. — C'est sûr. Abandonner ainsi, d'une minute à l'autre, sa famille, la maison, tout ce trah de campagne, alors que la moisson n'est pas faite et que d'autres travaux urgents devront attendre, Dieu sait jusqu'à quand? Et puis, de penser à ce qui nous attend, ces jours prochains! Cette incertitude, l'appréhension de l'inconnu! Tour ça, c'est pas gai.

Les jeunes, avec l'insouciance de leur âge, sont pleins d'entrain, chantent une chanson de route, apprise à l'école de recrues et s'interpellent:

— Hein, Jules! Qui aurait cru celle-là! Comme ça, d'un coup, aller se battre! Et contre qui? Sait-on seulement? Parce que, tu sais, j'ai entendu dire que ça va chauffer dur. Heureusement qu'au dernier tir de notre abbaye, j'étais fin bon premier. Le premier qui me fera une sale g... à la frontière, son compte sera bon!

Et un autre, moins belliqueux, mais plus pratique:

— Dis voir, Marc! As-tu au moins pensé de prendre la moindre des choses, pour les quatre heures, un saucisson, une tomme?...

Mais, voilà le train qui arrive. Tous les wagons sont bondés, tout le monde aux fenêtres. Les Landsturmiens ont la tunique déboutonnée, la figure congestionnée. Il fait chaud. Les jeunes chantent. Sur le quai, on serre des mains, une dernière fois. Les femmes ne partagent guère l'entrain de la jeunesse et pour cause. Les mioches, eux, sont fiers de leur papa, du grand frère. Ils ne les ont jamais considérés avec autant de respect. Ils les trouvent si beaux, en militaire!

Ceux du train interpellent ceux qui montent et cherchent à se caser.

— Tiens, tu en es aussi, Audiuste? Salut, François! As-tu aiguisé ton coupe-choux, au

moins ? C'est que, ça va être sérieux, cette fois-ci.

— Je te crois, mon vieux. Mais n'ai pas peur. On est là. C'est pas pour rien qu'on a fait de la gym pendant vingt ans. Bon pied, bon œil. Qu'ils y viennent, ces poisons de Prussiens ! Le président de la petite section part aussi, tout fier de son grade de sergent. Sa belle-sœur lui fourre encore quelque chose dans son sac à pain.

— Ces vieux garçons, ça ne pense à rien. Sans moi, il partait sans un jeu de cartes. Ti possible, quel étourdi !

Au moment où le train s'ébranle, Rosine, la plantureuse épouse du maître-boulangier de l'endroit, lui crie encore :

— Fais attention, David, avec ton fusil. S'il est chargé, un malheur est si vite arrivé. Pourvu que tu me reviennes entier !

Et David de répondre, dans un gros rire :

— Te mets pas en soucis, Rosine. On dit tant de choses de ces Allemands. On verra bien. Ils veulent pas nous avaler sans boire. Au revoir ! Embrasse le petit !

Déjà, au tournant, là-bas, le dernier wagon disparaît. Lentement, le quai de la petite gare se vide. Sur le raidillon qui monte au village, ceux qui restent causent peu. Les femmes, les vieillards se retournent, rejoignant en pensées ceux que le train emporte vers l'inconnu. Chacun retourne lentement à son foyer, mais chaque visage trahit le souci commun, celui des femmes surtout. Bien sûr, devant les hommes, on faisait semblant de ne pas voir les choses en noir. Mais, sait-on ce qui nous attend ? Les reverra-t-on, ces hommes, ce père, ce frère, ce parent ? La Françoise, du Moulin, qui a la réputation de mener son mari un peu à la dure, paraît réfléchir. Elle s'arrête, pour souffler, à moins que ce ne soit d'émotion contenue.

— Tu sais, Fanchette, dit-elle à sa voisine. Au fond, il n'est pas tant mauvais, mon homme. Il faut seulement savoir le prendre. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

Et de son pas alourdi par cette pensée, elle continue la montée. F. Wælfli.

(De l'ancien « Gymnaste Vaudois », 25 novembre 1914).

LA DÎME

LA dîme nuisait à l'agriculture ; elle en était le fléau. Un curé disait à son paroissien :

— Maître Pierre, il me semble que si vous ôtiez les cailloux de ce terrain, que si vous le fumiez et le labouriez bien, et que vous y semiez du blé, vous pourriez y faire de bonne moisson.

— Me promettez-vous de n'y jamais dîmer, monsieur le curé ?

— Je ne puis renoncer aux droits de la cure.

— Hé bien ! moi, je vous donne le champ, si, en y faisant tout ce que vous dites, vous me permettez d'en recevoir la dîme.

ŒUFS DE POULES NOIRES

PENDANT cette guerre à Guillaume, qu'on ne se serait jamais cru de voir un tel commerce, y en a bien qui ont crié après les paysans, qu'ils vendaient leurs produits trop cher. Ils ont bon dos les paysans : il aurait seulement fallu qu'ils paient tant qu'à des quarante francs un pair de mauvais souliers, qu'ils s'arrachent les yeux pour une pièce de cretonne, qu'ils se saignent les quatre veines s'il leur fallait jamais acheter un pique, ou rien que le faire ferrer, et puis qu'en même temps ils vous laissent le lait pour rien, qu'ils vous donnent les truffes et qu'ils vous distribuent les œufs. Il semble qu'eux, ils n'auraient pas même le droit d'essayer de gagner quelque pauvre petite chose, tandis qu'on n'a rien à redire à ces gros fabricants qui brassent les cent mille et des fois les millions, ni à tous ces marchands qu'ils s'y connaissent toujours quand les prix lèvent et jamais quand ils baissent, ni à ces ouvriers qu'il faudrait tous les mois qu'ils aient une plus forte paie avec des journées plus petites. Non

pas que pour l'ouvrage, ceux de par la campagne ont toujours été là, même quand il fallait envoyer la jument avec les garçons pour se veiller les Allemands ou pour remettre à l'ordre ces vaunèses de compagnons de la bande à Lénine.

J'ai eu bien dit des fois : ceux qui pensent qu'on a tant de profit et d'agrément que ça à être paysan, ils n'ont qu'à prendre un train. Ils veulent assez reconnaître si on coule du lait pour rien et si le lard et la saucisse au foie vous poussent dans la cheminée comme l'herbe sur un ruclo. Pitié misère ! Quand on chiffre ce qu'il fallait payer seulement pour un pair de caïonnets de six semaines, et qu'on ne savait au Dieu monde avec quoi on pourrait les pousser à la graisse, et que pour tout c'était la même chose, ça vous fait quand même colère d'entendre ces gaillards par les cafés des villes qu'il semble quand ils causent qu'on aurait tout pour rien. Quoi ? c'est l'air du temps qui travaille. Nous, on n'a rien qu'à mettre le seillon sous les vaches, à porter au moulin, à saigner des porcs toute l'année, tandis que la bourgeoise n'a qu'à courir après les poules pour ramasser des œufs tout plein son tablier. Foin ou pas foin, recoupe ou pas recoupe, c'est tout la même chose : on n'a toujours qu'à prendre. Euh ! si seulement, va !

Ma fi ! c'est sûr que ceux de par la ville qui avaient goût à l'omelette ou bien à la salée aux œufs, ça leur coûtait gros au marché. Quand il leur fallait les payer jusqu'à des six ou sept francs la douzaine, on comprend qu'ils y regardaient et qu'ils tâchaient d'avoir au moins des œufs de sorte, non pas de ces crouyes petits que, sauf pour la couleur, on dirait, à respect, des grosses pétoles de chèvre. Et je vous corde bien qu'y a eu de ces femmes qui s'entendaient encore passablement à les cribler, qu'elles gardaient les beaux pour le ménage et portaient le reste au marché. Mais quoi ? si ceux qui vendent ont des fois leurs petites ruses, bien des clients qu'y a ne sont pas empruntés non plus pour ouvrir le sac aux malices.

Si vous avez connu le gros Mordatze d'Orbe, en voilà un qui savait toutes les rubriques pour avoir toujours le meilleur, sans même seulement se donner l'air d'y faire. Il faut bien dire que, pour être porté sur la bouche, il n'y en avait point à lui. Guerre ou pas guerre, il fallait qu'il se soigne. Alors, comme il trouvait que sa femme n'était pas assez intrigante, il faisait ses marchés lui-même : et du tonnerre s'il n'y raperchait pas toujours la fine fleur, pour le même prix que les autres n'avaient que de la brouillerie. Ecoutez-voir comment il s'y est eu pris pour acheter des œufs à la tante Caton, que c'est donc une brave femme qui vendait aussi bien les gros que les petits. Pour arranger le monde, sans travailler à perte, elle mettait toujours moitié des uns, moitié des autres. Mais ça n'arrangeait pas Mordatze : il ne voulait que les gros, lui.

— Et puis, tante Caton, qu'il lui fait comme ça, combien les faites-vous, vos œufs ?

— Tant et tant : c'est le prix du jour.

— Vouâh ! C'est d'antrement cher... Enfin, c'est bien comme vous dites : on n'en veut pas trouver à moins. Mettez m'en voir une douzaine... Ah ! mais, attendez seulement : c'est-il des œufs de poules noires ?

— Des noires, et puis aussi des blanches, des brunes, des grises : on s'en tient de toutes les bonnes couleurs.

— Oui ! Eh bien ! il vous faut me mettre seulement ceux des poules noires. Depuis que j'ai eu tant souffert de rebouilllements d'estomac, le médecin m'a bien recommandé de n'en pas prendre d'autres.

— Taisez-vous ! Ils sont tous pareils !

— Il paraît bien que non. C'est les humeurs qui ne sont pas les mêmes... Et que je m'y connais assez quand ma bourgeoise n'y fait pas d'attention.

— Et puis alors, comment voulez-vous que je fasse pour me retrouver dans ce tas ? Prenez l'un, prenez l'autre, c'est toujours : la poule m'a fait... Mais si c'est la noire ou la blanche,

pour le savoir il aurait fallu qu'on leur z'y pendre un sachet au dernier.

— Vouâh ! vous ne vous y connaissez pas plus que ça ! Eh bien ! laissez-moi faire, que je suis sûr de ne pas m'y tromper, quand ça ne serait rien que d'un.

Et voilà mon Mordatze qui t'en prend quel, ques-uns, les uns après les autres, qui fait état de les tourner contre la lumière du jour... Vous vous pensez si les petits étaient faits par les poules noires. Mais quand il en guignait des gros : « C'en est un », qu'il faisait. Et hardi ! dans sa pagnette.

Il avait déjà sa douzaine quand la Caton a compris la manie, qu'elle a levé les bras au ciel est s'est mise à crier :

— Heuh ! cette serpent d'homme, avec ses poules noires ! S'il n'a pas choisi tous les beaux. C'est-il possible au monde d'engueuser comme ça les gens ?

Ma fi ! Mordatze avait ses œufs. Vous vous représentez cette recaffée qu'il a faite, que la tante Caton n'a pas pu d'autrement que de s'éclaffer comme lui.

Gédéon des Amburnex.

LE MALADE VINGTIÈME SIÈCLE

LE malade va voir un médecin.
— Monsieur, je viens vous voir, je ne sais pas pourquoi, car ma maladie m'est parfaitement connue.

— Ah !

— Oui, monsieur. J'ai un eczéma, autrement dit affection herpétique.

— La maladie de notre époque.

— J'ai lu tout ce qui a été écrit à ce sujet... une bibliothèque entière.

— Permettez-moi de vous examiner.

— C'est inutile, docteur, complètement inutile. Mon eczéma n'est ni stalactiforme, ni muciforme. Il n'a rien non plus de furfuracé, ni de squameux. Il appartient au genre dénommé lichen féroce, à cause de sa ténacité.

Le médecin, stupéfait :

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Tous mes livres sont d'accord là-dessus.

— Alors, nous allons vous traiter pour le lichen féroce.

— Oh ! oh ! vous allez me traiter ! C'est bien vite dit. Comment allez-vous me traiter ? Par les alcalins ? Par le soufre ? Le soufre est bien démodé. Par l'arsenic ? L'arsenic abîme l'estomac. Hardy, dans ses écrits, a préconisé les sudorifiques, les bains russes... Voyons qu'allez-vous me faire prendre ?

— Ma foi, ce que vous voudrez.

— Les cristaux de soude ? Le goudron ?

— Choisissez vous-même.

— Hein ? Le goudron... Si nous faisons un essai avec le goudron ?

— Faisons un essai.

— Je vais acheter tous les ouvrages qui traitent du goudron et de ses divers modes d'emploi.

— C'est cela ; nous en causerons ensemble. (Après avoir écrit son ordonnance). Voici, monsieur, matin et soir... Quant au régime...

— Je sais, je sais, pas de viande saignante. Eviter le poisson et surtout les coquillages, les huîtres. A propos, que prescrivez-vous contre la grippe ?

— Heu ? Selon le médecin en chef de l'armée suisse...

— Oui, je sais, moi ; je prends des bonbons à l'eucalyptus et je prise du camphre... Je vous recommande cela, docteur, c'est excellent. Allez, au revoir, docteur !

Le malade dépose discrètement cinq louis sur le bureau du médecin et sort enchanté.

BONAPARTE A LAUSANNE EN MAI 1800

(Suite et fin.)

Le lendemain, 13 mai, Polier assiste au lever du Premier Consul. Celui-ci, sans perdre de temps, et après avoir manifesté sa satisfaction de la réception qui lui avait été faite, déclare qu'il va partir immédiatement pour Vevey où il doit passer une revue et de là pour Villeneuve. Le pré-